

VINCENT BARGONNE, POLYTECHNICIEN

Le dernier roman de Philippe SAINT-GIL (43)

Neuvième épisode

Paris libéré... mais promo coupée en deux

Les clochards de Montpellier – Le Sidi-Brahim – Cherchell

CONDENSE DES EPISODES PRECEDENTS

Le 1er épisode de "Vincent Bargonne, polytechnicien" annoncé dans "La Jaune et La Rouge" de sept. 1996 paraît en oct. 96. Les premiers épisodes relatent la vie de Vincent, potache à Janson.

Dans le 4ème épisode (juv 96), après avoir compris la signification du mot "taupe", Vincent, 3/2 en pleine préparation du concours de 1942, découvre la mise en application des mesures antisémites.

En fin du 5ème épisode (fév 96), ayant consacré tous ses efforts à maintenir un moral élevé dans un contexte difficile, il est reçu à l'X en 5/2 au concours de 1943.

Les 6ème et 7ème épisodes le voient joyeusement fêté chez Maxim's, par Claude Farrère son parrain, puis s'initiant progressivement aux traditions internes à l'X dont certaines sont développées. On assiste au bahutage musclé de 205 conscrits par une douzaine d'anciens fanahs, dirigés par le célèbre Bergerol. Les conscrits étaient convaincus de leurs bonnes intentions, mais les anciens ne purent éviter certains excès entraînant une révolte justifiée : cet incident fut clos par une trêve, et par un compromis négocié, acceptable de part et d'autre dans l'honneur et le respect de la tradition polytechnicienne.

C'est au 8ème épisode (mai 96) que s'ouvre laborieusement une possibilité de contact avec la Résistance parisienne. Bargonne, craignant l'envoi au STO en Allemagne, quitte l'Ecole. Après le débarquement allié, il est enfin mis à contribution par les FFI de Paris ; il effectue des liaisons entre divers points de la capitale, dont la libération approche.

Le 9ème et dernier épisode (juin 96) débute par quelques détails de ces actions. Le présent extrait s'ouvre avec la libération de Paris.

Cependant à son quartier général, Hitler dictait ses ordres au Maréchal Jodl : "Si la Wehrmacht n'était même pas capable d'écraser en un jour la racaille des rues de Paris, elle se couvrirait de honte."

Tout était parti pour que Paris

subisse le même sort que Varsovie...

Cela faisait plusieurs jours qu'on n'avait plus de courant l'après-midi et tout Paris attendait cette heure-là. Pas pour y voir

clair, mais pour pouvoir enfin, dans chaque foyer, coller son oreille aux postes de radio et avoir les nouvelles de Londres. Pourquoi Pierre Bargonne, qui habituellement écoutait lui aussi la BBC, branchait-il sans réfléchir sa radio sur

VINCENT BARGONNE, POLYTECHNICIEN

Le dernier roman de Philippe SAINT-GIL (43)

Neuvième épisode

Paris libéré... mais promo coupée en deux

Les clochards de Montpellier – Le Sidi-Brahim – Cherchell

CONDENSE DES EPISODES PRECEDENTS

Le 1er épisode de "Vincent Bargonne, polytechnicien" annoncé dans "La Jaune et La Rouge" de sept. 1996 paraît en oct. 96. Les premiers épisodes racontent la vie de Vincent, potache à Janson.

Dans le 4ème épisode (juv 96), après avoir compris la signification du mot "taupe", Vincent, 3/2 en pleine préparation du concours de 1942, découvre la mise en application des mesures antisémites.

En fin du 5ème épisode (fév 96), ayant consacré tous ses efforts à maintenir un moral élevé dans un contexte difficile, il est reçu à l'X en 5/2 au concours de 1943.

Les 6ème et 7ème épisodes le voient joyeusement fêté chez Maxim's, par Claude Farrère son parrain, puis s'initiant progressivement aux traditions internes à l'X dont certaines sont développées. On assiste au bahutage musclé de 205 conscrits par une douzaine d'anciens fanahs, dirigés par le célèbre Bergerol. Les conscrits étaient convaincus de leurs bonnes intentions, mais les anciens ne purent éviter certains excès entraînant une révolte justifiée : cet incident fut clos par une trêve, et par un compromis négocié, acceptable de part et d'autre dans l'honneur et le respect de la tradition polytechnicienne.

C'est au 8ème épisode (mai 96) que s'ouvre laborieusement une possibilité de contact avec la Résistance parisienne. Bargonne, craignant l'envoi au STO en Allemagne, quitte l'Ecole. Après le débarquement allié, il est enfin mis à contribution par les FFI de Paris ; il effectue des liaisons entre divers points de la capitale, dont la libération approche.

Le 9ème et dernier épisode (juin 96) débute par quelques détails de ces actions. Le présent extrait s'ouvre avec la libération de Paris.

Cependant à son quartier général, Hitler dictait ses ordres au Maréchal Jodl : "Si la Wehrmacht n'était même pas capable d'écraser en un jour la racaille des rues de Paris, elle se couvrirait de honte."

Tout était parti pour que Paris

subisse le même sort que Varsovie...

Cela faisait plusieurs jours qu'on n'avait plus de courant l'après-midi et tout Paris attendait cette heure-là. Pas pour y voir

clair, mais pour pouvoir enfin, dans chaque foyer, coller son oreille aux postes de radio et avoir les nouvelles de Londres. Pourquoi Pierre Bargonne, qui habituellement écoutait lui aussi la BBC, branchait-il sans réfléchir sa radio sur

le Poste Parisien ? Une voix haletante criait dans l'appareil :

- Je vous parle de l'Hôtel de Ville ! Parisiens, c'est la délivrance ! Les Alliés sont arrivés ! Répandez la nouvelle !

D'un bond, Pierre, Isabelle et Vincent s'étaient dressés. Pierre écarta les rideaux. Pour la première fois depuis cinq ans, sans éteindre la lumière, il ouvrit la fenêtre et les volets sur la nuit. Isabelle sortit sur le balcon, serrant contre elle d'un côté son mari et de l'autre son fils. Au-dessous, en face, dans tous les immeubles voisins, des fenêtres s'ouvraient en grand sur des appartements enfin illuminés. Tout le monde s'interpellait. Des exclamations de joie montaient, descendaient, éclataient à droite et à gauche. Dans leur dos, une *Marseillaise* vibrante s'éleva à la radio, reprise par cent voix, mille voix, des centaines de milliers de voix dans la nuit. Tout Paris invisible, transfiguré, hurlait l'hymne vengeur, regroupé dans la même ferveur pour la première (et peut-être la dernière) fois. On braillait à toutes les fenêtres, dans toutes les maisons, sous les portes cochères et sur les trottoirs, dans l'obscurité de cette nuit d'été qui, pour tous ces hommes et toutes ces femmes, resterait la plus bouleversante de leur vie. Isabelle pleurait doucement, serrant de plus en plus fort Pierre et Vincent, comme si elle les avait perdus et retrouvés à cette seconde. Une cloche se mit à sonner. Une autre lui répondit. Toutes les cloches de Paris, qui n'avaient pas carillonné depuis quatre ans. Du haut de Notre-Dame, le gros bourdon qui avait sonné le tocsin de la défaite, orchestra ce carillon de joie, bientôt soutenu par la *Savoyarde* du Sacré-Cœur, et par les cloches de toutes les paroisses, jusqu'aux plus humbles chapelles de banlieue.



Parisiens, c'est la délivrance !
Les Alliés sont arrivés !

D.R.

Cette fois, il ne s'agissait pas d'un canular. La 2^e DB et les Américains étaient bien arrivés et de Gaulle avait pris possession d'un Paris délirant. Une nouvelle nuit tomba et pour la première fois depuis le mois de septembre 39, tous les lampadaires de Paris

s'allumèrent. La Tour Eiffel, les tours de Notre-Dame, la Seine et les Champs-Élysées sortirent de l'ombre en même temps. Ce soir-là, tout fut permis. Les cafés servaient à boire gratis. Les femmes y dansaient sur les pianos. Tout le monde chantait la *Marseillaise* (même les GI qui n'en comprenaient pas les paroles). D'autres travaillaient. À l'Hôtel de Ville, le nouveau préfet Luizet discutait avec le général américain Holmes. Le préfet gaulliste insistait pour qu'Holmes lui procure des armes de toute urgence. La police et la gendarmerie, désarmées depuis quatre ans, n'auraient disposé d'aucun moyen pour maintenir l'ordre en face d'un coup de force éventuel. Les relevés effec-



© COLLECTION VIOLETT

De Gaulle avait pris possession d'un Paris en délire.

tués par Vincent et ses amis contribuèrent à éclairer ce débat "top secret" et Holmes donna son accord. Le lendemain, dans la cour de la préfecture, une colonne de camions bâchés livra discrètement à la police les fusils, les mitraillettes et les munitions nécessaires. Il était temps. Le 26 août, du haut des tours de Notre-Dame, des tireurs isolés mitraillaient de Gaulle et son escorte pendant le *Te Deum*. Cible idéale et dédaigneuse, le général était resté debout, impassible... et perplexe. Car Vincent lui-même se demanda longtemps qui avait vraiment armé les auteurs de cette étrange fusillade.

Le lendemain matin, il se rendit à une convocation du ministère de la Guerre où il reçut son affectation pour partir à Cherchell avec le grade d'aspirant. Il n'apprit qu'une semaine plus tard la vraie raison de cette convocation. Les officiers supérieurs qui lui avaient remis son affectation après lui avoir posé un certain nombre de questions apparemment anodines, constituaient en réalité une de ces Commissions d'épuration qui fourmillaient à cette époque. Le tribunal devant lequel il venait de comparaître, sans s'en douter, avait éliminé en 48 heures plus de la moitié de ses camarades de promo, accusés de n'avoir fait aucune résistance *active*! Vincent avait été sauvé par sa participation de dernière heure au réseau du capitaine Nouvel et par le témoignage de ses camarades de l'X et de Janson. Lepercq, nouveau ministre des Finances, avait aussi confirmé qu'il avait été volontaire, plusieurs mois auparavant, pour partir en Angleterre. Mais non seulement ses camarades *épurés* n'étaient pas admis à aller à Cherchell, non seulement ils n'étaient pas promus aspirants, mais on les renvoyait honteusement dans leurs foyers en attendant qu'on décide s'ils étaient ou non radiés de l'École! Aucune victoire, aucune libération n'est exempte de tels excès. En écho à

collaboration, un maître mot venait de surgir : *épuration*. Il n'était plus question que de *purifier* la France, parfois à coups de revolver car beaucoup de soi-disant traîtres étaient exécutés sans le moindre jugement par de soi-disant patriotes. D'innombrables comptes se réglaient, de Français à Français, et les grandes écoles n'échappaient pas à la règle. Au contraire, plus elles étaient grandes, plus ses élèves se retrouvaient dans le collimateur des nouveaux juges. Cinq mois plus tôt, l'élève Gilbert, qui avait tout sacrifié pour participer à la libération de son pays, n'avait dû qu'à la discrétion du colonel de l'École de ne pas être porté déserteur, arrêté et fusillé. Aujourd'hui, ceux qui n'avaient pas eu le réflexe de Gilbert et qui avaient continué à travailler, étaient traînés en sens inverse devant un tribunal réuni par on ne sait qui, pour être épurés comme des pestiférés et menacés, à leur tour, de perdre jusqu'à leur titre d'anciens élèves. Rien n'était décidément simple à cette époque. Ni même logique. Vincent avait téléphoné à Collin, dès qu'il avait appris les dégâts commis par cet invraisemblable tribunal.

- Cette commission est une rigolade! Il n'y a aucune raison pour couper encore cette malheureuse promo en deux!

Long soupir de Collin.

- Je suis d'accord avec toi. Mais...

- Aucun de nos copains "épurés" n'a jamais collaboré avec les Allemands, s'indigna Vincent. Ils souhaitaient tous, comme toi et moi, la victoire des Alliés.

- On leur reproche d'avoir été trop disciplinés...

Vincent ricana :

- Ils sont marrants. Est-ce que ces vieilles badernes désobéissent, elles, au connard qui a constitué leur Commission? Puisque l'indiscipline est à l'ordre du jour, il faut râler! Nos Anciens doivent réagir!

- On n'a pas d'Anciens, grogna Collin. Tu sais bien qu'on n'en a jamais eus? Le seul qui s'est occu-

pé de notre malheureuse promo a été, paraît-il, le juge le plus féroce de cette Commission...

En veine de confidences, Vincent lui confia qu'il avait failli (puis, judicieusement, renoncé) à sortir son "*Grand U*" le jour de la libération.

- Dommage que tu n'aies pas été rue Descartes au moment du coup de fil, ironisa Collin.

- Quoi? Quel coup de fil?

- Au moment où de Gaulle allait prononcer son fameux discours sur le perron de l'Hôtel de Ville, le chef des FFI de Paris, Aimé Lepercq, qui est un X comme tu sais, a téléphoné rue Descartes pour demander qu'on envoie immédiatement deux élèves en uniforme pour y représenter l'École.

- Et alors?

- La demande n'a pas été transmise. Va savoir pourquoi...

Ni Collin ni Bargonne ne réalisaient alors que celui qui avait "mangé cette consigne" non seulement les avait privés d'un honneur historique... mais que cette coupable omission avait surtout privé l'École de perpétuer, cent ans plus tard, le geste symbolique de leurs grands anciens lorsqu'en 1848, sur le perron de ce même Hôtel de Ville, ils avaient escorté Lamartine rétablissant, déjà, la République.

Le préfet de l'Hérault se pencha à l'oreille de son chef de cabinet qui avait organisé le vin d'honneur :

- Mais... qui sont ces types?

L'adjoint du préfet suivit son regard pour éviter tout malentendu, mais il s'agissait bien du troupeau informe qui occupait la moitié gauche du majestueux salon de réception de l'Hôtel de Ville. Sous les cristaux étincelants des énormes lustres, devant la cheminée en marbre de Carrare, avait atterri un ramassis de clochards aux vestes déchirées, chemises élimées, pantalons pochant aux genoux.

- C'est l'École polytechnique.

Le préfet eut un haut le corps. Toute son enfance, son propre père l'avait harcelé pour qu'il tente d'entrer dans cette école prestigieuse. Hélas, ses médiocres performances en maths ne lui avaient même pas permis d'accéder en taupe. Il en avait gardé un souvenir mitigé d'envie et de frustration.

- Vous êtes sûr ?

- Tout à fait sûr, Monsieur le Préfet !

Le choc était d'autant plus rude, par le contraste que formait ce magma hétéroclite avec l'autre moitié de la salle d'honneur occupée par les saint-cyriens figés au garde-à-vous dans leurs uniformes impeccablement repassés : képis bleu ciel, gants blancs, décorations et fourragères. À ces fringants officiers dont l'élégance touchait au raffinement, les X servaient carrément de repoussoir.

- Enfin... comment se fait-il ? bredouilla le préfet.

Au premier rang de ses camarades de promo, Vincent trônait, hilare. Il n'avait rien perdu de la mimique du chef de cabinet, ni de la stupéfaction du préfet. Il aurait pu leur expliquer les dessous de cette situation saugrenue. Lorsqu'un mois plus tôt, les "X résistants" sélectionnés pour partir à Cherchell avaient été enrôlés, leur feuille de route leur enjoignait de partir immédiatement à Montpellier. Rien n'y était précisé, sauf un point : dès leur arrivée, ils seraient pris en charge par l'Intendance de Montpellier qui les équiperait des pieds à la tête. Ils toucheraient également, sur place, leur première solde d'aspirants. Inutile donc qu'ils s'encombrent de chemises ou de souliers de rechange. Ils n'avaient qu'à mettre un "vieux costume quelconque" qu'ils jetteraient dès qu'ils auraient reçu leur nouvel équipement. Docilement, les soixante jeunes gens avaient suivi ce conseil. Sélectionnant dans leur placard le costume le plus élimé, les chaussettes les plus reprises et la paire de chaussures la plus avachie, ils avaient enfilé le tout sans le

moindre complexe, persuadés que, vingt-quatre heures plus tard, l'Intendance les habillerait de pied en cap en leur fournissant plusieurs uniformes, y compris les souliers, chaussettes, chemises, cravates, manteaux, gants, etc. Or, comme il arrive de temps en temps (et particulièrement en temps de guerre durant les mois désordonnés qui suivirent ces quatre années d'occupation) l'Intendance n'avait pas suivi. Non seulement, un mois plus tard, pour des raisons obscures, le bateau prévu pour les embarquer à Sète n'était toujours pas au port... Non seulement, durant ces longues semaines, l'intendance locale n'avait même pas reçu un slip de rechange susceptible de dépanner ces nouveaux clochards... Mais les Finances de Montpellier n'avaient pas (non plus) été dotées du moindre centime pour verser un quart de solde à aucun de ces soixante émigrés. De sorte qu'ils déambulaient, depuis un mois, dans les ruelles de Montpellier, avec leur vieux costume quelconque qui se faisait de plus en plus vieux à mesure que les jours passaient. Après avoir résisté quelques jours, la veste de Vincent avait, par exemple, fini par craquer au coude gauche et il avait intérêt à marcher en serrant les fesses s'il ne voulait pas dévoiler les fragiles reprises qui étoilaient l'entre-cuisse de son pantalon. Complètement désargentés et vêtus comme des épouvantails, le comble était qu'on les invitait partout. Et dans les meilleurs mondes, car jamais les notables de la Ville n'avaient eu l'occasion de rencontrer réunis autant de ces "jeunes savants". Une certaine nonchalance contestataire s'était emparée d'eux. Prenant goût à cette vie de bohème, c'était tout juste s'ils n'agrandissaient pas leurs trous aux coudes et n'arrachaient pas les derniers boutons de leur braguette afin d'aller jusqu'au bout du *canular*. Pour remédier administrativement à leur mauvaise présentation, les X de Montpellier avaient cependant trouvé un palliatif. Pour les

démarches officielles, ils avaient élu "Major provisoire de la promo" le seul d'entre eux qui (sans doute par distraction) était arrivé avec un costume propre.

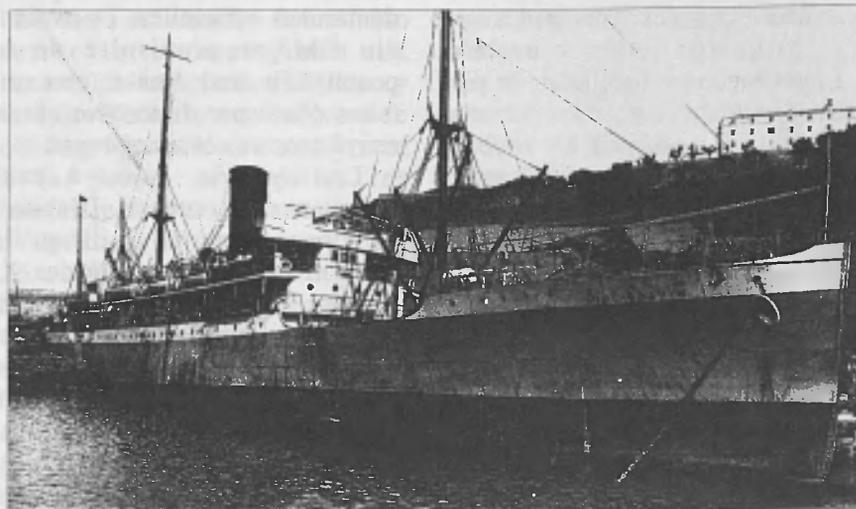
Les cyrards, quant à eux, n'avaient rien compris. D'abord, personne ne leur avait dit qu'ils allaient être mélangés à des X. Voyant arriver cette bande de blancs-becs dépenaillés, ils avaient d'abord cru qu'il s'agissait de bazars qui n'avaient pas encore touché leur uniforme. Sur le quai de la gare de Montpellier, Collin fut ainsi interpellé par un fringant lieutenant qui, débarquant du train en même temps que lui, lui tapota l'épaule du bout de son stick :

- Porte moi cette valise !

- Et tes fesses ? Tu veux aussi que je te les porte ?

Quelques épisodes de ce genre, et les officiers de la grande école rivale comprirent. Ils ne se frottèrent plus jamais à cette horde sauvage et agirent exactement comme si les X avaient la vérole. Le "major provisoire", vêtu de l'unique "complet propre" de la promo, resta seul à fréquenter son homologue de Cyr. Uniquement pour les problèmes administratifs.

19 décembre 1944. À bord du *Sidi Brahim*, en rade de Sète. Déluge de pluie depuis la veille. Le vent balaye en rafales ce *Sidi Brahim*, vieux rafiote hors service dont le frère jumeau, le sinistre *Lamoricière*, a coulé d'épuisement depuis longtemps au milieu de la Méditerranée. On doit appareiller à l'aube pour l'Afrique du Nord. Quatre jours de traversée, ou cinq, ou davantage : on ne sait pas. Vincent et ses camarades de promo sont entassés dans un vaste entrepont où une centaine de paillasses ont été enchâssées sur deux étages de bâbord à tribord. Quelques lampes électriques cerclées de fer éclairent cette première soirée à bord. Montcol bouquine, Collin a trouvé trois partenaires pour un bridge, un autre groupe calcule, d'après le *Cours Brard* de probabilités, les risques d'être torpillés ou



Ce *Sidi-Brahim* était un vieux rafiote hors-service dont le frère jumeau le *Lamoricère* avait depuis longtemps coulé d'épuisement au fond de la Méditerranée.

de sauter sur une mine. Les autres, sur leur couchette, rêvent, un pied ballant dans le vide. Tous viennent de quitter leur famille pour une période indéterminée. Vincent n'a aucune nouvelle de la sienne, ni de Denis, ni de Farrère. Il a fallu un mois pour que l'état-major réussisse à leur dénicher ce vieux bateau pourri qui avait déjà fait la guerre de 14... Temps de chien. On les a empilés les uns sur les autres dans cet entrepont privé d'air et du moindre hublot, comme si le *Sidi Brahim* faisait la traite des blancs... mais Vincent est enfin bien dans sa peau. Ces jours derniers, il lui arrivait encore de songer à Paris, à tout ce qu'il laissait derrière lui, vaguement mélancolique. Ce soir, il ne l'est plus. Il vient d'arpenter le pont, le col de son *vieil imperméable quelconque* relevé jusqu'aux yeux, humant l'air marin à pleins poumons. Il a regardé le ciel d'orage et les mâts du *Sidi Brahim* perdus dans les nuages. Sur le gaillard d'avant, un groupe de cocons chantaient. Des voix graves, insouciantes : sereines. Comme eux, ils se sentent bien. Lorsqu'il avait été reçu à l'X et quand Paris avait été libéré, ses instants de joie avaient toujours été gâchés par un sentiment d'auto-insatisfaction. Par l'arrière-pensée qu'il avait un peu usurpé ces bonheurs. Qu'il ne les

méritait pas. Il lui manquait toujours *quelque chose* pour se sentir comblé. Ce soir, pour la première fois de sa vie, il est enfin heureux. Très heureux, même, dans cet entrepont privé d'eau et de lumière, qui sent déjà la vomissure des voisins malades. Heureux sur ce rafiote qui sautera peut-être demain sur une mine, ou se fera torpiller par un sous-marin allemand, ou, plus prosaïquement, coulera d'épuisement en pleine Méditerranée comme son frère jumeau. Heureux parce que, depuis le temps qu'il en rêvait, il est enfin pris en main par le destin. Lancé dans la grande aventure. Après toutes ces années d'impuissance face à des questions sans réponse, il a désormais la chance, tant attendue, de se laisser simplement conduire par des chefs qui se nomment, en haut lieu, de Gaulle et l'état-major allié. Heureux parce qu'il pourra, enfin, dormir en règle avec sa conscience.

21 décembre. Midi. En pleine mer, les X et les cyrards "non épurés" voguent sur la Méditerranée. Ils devraient atteindre Alger dans deux jours. À l'horizon, les canons et les mitrailleuses du torpilleur d'escorte se détachent sur un ciel immuablement gris et on parle de plus en plus de sous-marins allemands dans le secteur. Le *Sidi*

Brahim, qui a failli perdre une hélice entre Sète et Marseille, file 12 nœuds et roule de plus en plus. Dans la cale, beaucoup de camarades sont malades et Vincent a préféré monter sur le pont pour respirer. Bref dialogue avec un marin de l'équipage trempé par les embruns, qui admet en haussant les épaules qu'il y a effectivement "un peu de houle". Vincent a eu cependant la curiosité de consulter l'inclinomètre du pont-promenade : son aiguille révèle vingt trois degrés sur l'horizontale à droite puis autant à gauche, ce qui donne une oscillation de plus de quarante cinq degrés d'un bord sur l'autre. Quoiqu'en dise le marin, le passager Bargonne trouve ce roulis très honorable pour sa première traversée de la Méditerranée. Évidemment, il y a aussi le tangage, quand le vieux bateau se cabre sous le vent comme un pur-sang avant de retomber et de faire exploser la vague suivante. À ces moments-là, le torpilleur d'escorte qui le protège (théoriquement) des sous-marins allemands, disparaît complètement à sa vue. Il s'appelle *La moqueuse*. Nom judicieux. À son bord, les commentaires moqueurs ne doivent pas manquer en observant ce *Sidi Brahim* de la préhistoire chahuté sur la mer.

Les cyrards se sont octroyés toutes les bonnes cabines, sous prétexte que ces Messieurs sont "de vrais officiers". L'un d'eux, en culotte de cheval, botté et faisant sonner ses éperons, persiste avec sadisme, malgré la mer déchaînée, à vouloir bahuter d'infortunés bazars, les obligeant à se mettre au garde-à-vous sur le pont. Ces beaux Messieurs commencent cependant à découvrir le monde des X. Exemple : Montcol, avec ses lunettes de myope et son vieux pantalon, a été le premier à grimper au sommet du grand mâât. Ça les a épatés. Hélas au moment où ce cocon (reçu 5^e et mieux noté que Collin aux derniers *Exam'Gé*), agitait les bras à la pointe de son mâât, ce dernier, pour rire, a déclaré à la cantonade :

- S'il tombe, je gagne une place au classement !

Les cyrards l'ont dévisagé avec horreur. Ils n'apprécient pas ce genre d'humour. Il faut dire que celui de Collin est aussi noir que le ciel. Ce qui a, quand même, laissé bouche bée ces modèles d'élégance, c'est celle (toute morale) du nouveau chef du détachement des X Jean Augeard, ancien maquisard, promu sous-lieutenant ensuite dans la 1^{re} armée, félicité par de Lattre en personne pour sa conduite à la libération de Mâcon.

- Étant donné votre grade, lui avait aimablement proposé le chef des cyrards, vous-même avez évidemment droit à une cabine.

- Étant donné que tous mes cocons sont entassés dans cet entrepont moisi, vous n'imaginez tout de même pas que je vais me prélasser dans un salon ? avait rétorqué Augeard descendant aussitôt son barda, ses galons et sa belle croix de guerre pour rejoindre ses copains devant les cyrards médusés.

Deux heures de l'après-midi. Le *Sidi Brahim* va doubler les Baléares. Son marin avoue à Vincent qu'on risque maintenant d'être "un peu secoué". On a fait répéter aux X et aux cyrards une manœuvre de sauvetage. À tout hasard.

Onze heures du soir. Le matelot avait raison. Ce coup-ci, on est en pleine tempête et les 45° de tout à l'heure n'étaient effectivement qu'une "légère houle" à côté de cette furie. Une nappe d'eau, de plus en plus large, se balade à travers l'entrepont des X, charriant un mélange d'affaires très personnelles qui flottent en clapotant à la clarté de l'unique lampe encore intacte. Bargonne et ses amis ont l'impression obsédante qu'un géant mal intentionné s'amuse à les prendre par les pieds, à les faire basculer cul par dessus tête, à les inonder et à les asphyxier : le tout simultanément.

- Il faut signaler cette voie d'eau, décide enfin Vincent. Je monte voir le Commandant !

Unanimité immédiate des cocons. Contre lui :

- *Qu'est-ce que tu veux qu'il y fasse ? Il va t'envoyer chier ! Il a déjà assez de boulot, pour empêcher ce vieux clou de couler !*

Tout cela est vrai, mais Vincent a toujours éprouvé de grandes difficultés à subir les événements sans rien faire. Il enfile donc son imperméable (de plus en plus "quelconque") sur son pyjama. Trempé des pieds à la tête dès la seconde où il a débouché sur le pont, cramponné aux poignées de cuivre, il a réussi à atteindre la passerelle du Commandant qui est là, tenant lui-même la barre. Vincent lui débite sa tirade :

- Êtes-vous au courant de la flotte qui se balade dans notre entrepont ? Elle arrive par bâbord et elle monte de minute en minute.

Contrairement aux pronostics pessimistes de ses camarades, le Commandant ne l'envoie pas promener. Il y a même une lueur d'estime dans son regard de Breton lorsqu'il toise ce grand gars aux cheveux coagulés par les embruns qui a eu le culot, par ce putain de temps, de traverser en pyjama tout le pont, de la poupe à la proue, pour lui rendre compte de l'état de l'entrepont. Sa réponse n'est donc pas du tout méchante. Et pleine de bon sens.

Bargonne est enfin redescendu dans le dortoir où l'inondation a encore progressé. Il a retiré son imperméable et son pyjama détremvés et se frictionne consciencieusement avec son unique serviette avant de se recoucher.

Première voix : *Il t'a envoyé chier ? Avoue !*

- Pas du tout ! Il m'a répondu très gentiment.

Deuxième voix : *Il t'a répondu quoi ? Accouche, à la fin !*

Vincent se dresse sur sa paillasse :

- Il m'a dit : "Trempez votre doigt dans la flaque... et goûtez ! Si c'était salé, ce serait une voie d'eau. Mais si ça sent la merde, c'est encore les chiottes et vous pouvez dormir tranquilles..."

- *Et alors ?*

- J'ai goûté. Il a raison. Ça sent vachement la merde !

Un instant de réflexion immobilisa l'entrepont. Au point que, durant cette seconde, le roulis et le tangage eux-mêmes semblèrent suspendus dans le temps. Puis, tout reprit à la fois : l'ouragan proprement dit et la tempête de rigolade qui secouait tous ces gars de vingt ans, arrachés à leur trouille et à leur petits malaises par le burlesque de la réponse. Pourtant superbement cartésienne.

Bien qu'on fût en plein hiver, la ville de Cherchell grillait sous un soleil vivifiant. Mer indigo, ciel turquoise, tout y évoquait les vacances, impression renforcée par la tenue pimpante que l'ÉMIA (1) leur distribua dans l'heure qui suivit. Après la chienlit de Montpellier et les vomissures de la traversée, ils eurent d'abord l'impression d'avoir atteint le paradis. Le réfectoire rassembla, pour la première fois, les élèves officiers de cette nouvelle promotion. Mélange très éclectique puisqu'en dehors des X et des cyrards, elle comptait un grand nombre de sous-officiers qui avaient combattu avec la 1^{re} DFL, la 2^e DB ou la 1^{re} armée, en Afrique, en Italie ou en France. Vaillamment, puisqu'on y avait sélectionné la fine fleur. Drôle de promotion qui, cinq mois durant, réunit ainsi à Cherchell des jeunes et des moins jeunes, des pauvres et des fils de PDG, des comtes et des émigrés, des héros couverts de médailles et des intellectuels qui n'avaient jamais tenu un fusil. Tous roupillant dans les mêmes chambrées, bouffant à la même table, se faisant engueuler par les mêmes adjudants et baisant parfois au même bordel le dimanche. Les plus réticents étaient certains sous-offs qu'on avait arrachés à leur chère 2^e DB ou à leur valeureuse 1^{re} DFL pour

(1) ÉMIA : École Militaire Inter Armes.

bénéficiaire de cette soi-disant promotion. Beaucoup auraient préféré rester là-bas avec leurs copains qui continuaient la guerre sans eux. C'était le cas de Bouvier, un grand rouquin dont la paillasse jouxtait celle de Vincent. Il regrettait amèrement l'équipage de son 155 et son idole : le général Leclerc.

- Leclerc, c'est une tapette !

C'était Duprat, le noir qui avait déposé son paquetage sur la paillasse située sous celle de Bargonne avec lequel on l'avait "binômé", qui venait d'émettre cet avis catégorique. Le rouquin se demanda s'il lui sautait à la gorge et prit finalement le parti d'en rire. Hormis les autres Anciens comme lui de la 1^{re} DFL, le Sénégalais traitait le monde entier de *tapettes*. Bouvier répondit donc tranquillement :

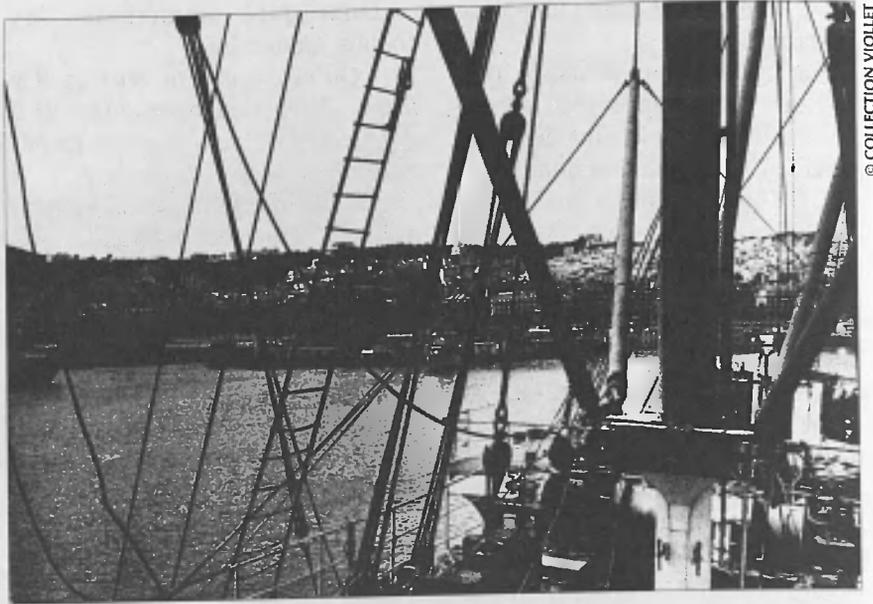
- Arrête tes conneries !

Pour la première fois, Vincent découvrait la possibilité, pour des hommes de toutes races et de tous milieux, de vivre ensemble. En s'engueulant, bien sûr, mais en se supportant finalement très bien.

De mauvais esprits affirment, sans rire, que Cherchell fut le camp d'extermination le plus meurtrier de la dernière guerre mondiale, juste après ceux d'Hitler. Boutade d'un évident mauvais goût, mais il faut avouer qu'il existait quelques analogies, en ce qui concerne précisément le mauvais goût et l'humour noir qui y sévissaient. Inspiré de l'entraînement des *Marines*, le premier exercice qui fut imposé à l'élève Bargonne et à ses compagnons de chambrée, fut une progression tout terrain. Équipé de son fusil, de son casque et de son paquetage au complet, chacun devait ramper sous le tir serré d'une mitrailleuse qui balayait l'atmosphère à un mètre du sol. À *balles réelles* bien entendu. La mitrailleuse était tenue par un cyrard.

- C'est le type dont j'ai refusé de porter la valise ! gémit Collin.

Dans ce genre de situation, le capitaine instructeur Henriot aimait faire de l'esprit :



© COLLECTION VIOLETT

Après la chienlit de Montpellier et les vomissures de la traversée ils eurent d'abord l'impression d'avoir atteint le paradis.

- N'ayez aucun souci, Monsieur Collin ! Même si vous ramassez une balle un peu basse, votre décès est prévu dans nos statistiques.

Le "saut de Tarzan" consista ensuite à se pendre à une longue corde nouée à une branche et à franchir un précipice d'un seul élan pour atteindre l'autre rive. Si l'on ne relevait pas les jambes assez vite avant d'aborder le bord opposé, on se fracassait les tibias contre le béton de la plate-forme d'arrivée. Des dizaines d'élèves se retrouvèrent ainsi à l'hôpital avec des fractures multiples. Ce résultat n'émut nullement le capitaine Henriot :

- Le but de l'exercice était justement de vous apprendre à faire attention. Je suis sûr qu'à l'avenir, vous lèverez les genoux.

À force de manipuler des grenades rouillées, de désamorcer des mines vicieuses ou de jeter du haut des camions des caisses de détonateurs surchauffés par leur station au soleil, ils en arrivèrent rapidement à ne plus penser au danger, sinon pour s'en moquer. Quand l'officier du Génie responsable du déminage leur conseillait de ne pas tirer sur ce fil-là "s'ils ne voulaient pas perdre leurs bijoux de famille

et tout espoir de baiser le dimanche suivant", toute la salle riait de bon cœur, trouvant que ce genre de plaisanterie en valait un autre. À mesure que les jours passaient, les accidents se multipliaient. L'intendance réservait pour le front les munitions fraîches et Cherchell n'avait droit qu'aux *restes*, qui n'offraient pas les mêmes garan-



D.R.

N'ayez aucun souci, Monsieur Collin ! Si vous tombez, votre décès est prévu dans nos statistiques...

ties. On dénombrait déjà plusieurs morts, déchiquetés par l'explosion de grenades défectueuses ou par l'éclatement prématuré d'obus de mortier. Au cours des cinq mois que dura la formation de Vincent, il n'y eut que cinq morts officiels mais on ne comptait pas tous les blessés graves évacués sur Alger qu'on ne revit jamais, classés laconiquement "incidents de tir". Si l'on ajoutait toutes ces disparitions, on commençait à se faire une idée de cette *formation accélérée* qui avait pour but avoué de fabriquer, à partir d'adolescents (pour la plupart inexpérimentés) des officiers opérationnels capables, dès leur sortie de l'école, de mener au combat des troupes aguerries plongées dans le plus terrible conflit de l'histoire. La fin justifiait les moyens. Et la casse inévitable qui en résultait était, comme disait le macabre instructeur Henriot, "prévue dans les statistiques".

Dans sa grande mansuétude, l'état-major avait tout de même prévu certaines compensations. Chaque semaine, en même temps que sa solde, l'élève-officier Bargonne percevait de monstrueuses rations de cigarettes, de cigares, de tabac pour pipe... et même de *tabac à priser*, gâterie datant vraisemblablement de la conquête de l'Algérie ! La fumée du tabac n'obscurcissait cependant pas le cerveau des élèves au point qu'ils n'aient pas envie de se changer les idées le dimanche. Pour certains, en allant voir si le bordel avait été renouvelé. Le grand Bouvier et le petit Sénégalais s'y retrouvaient fidèlement chaque dimanche soir, réconciliés pour la circonstance. Immanquablement saoul à son retour, Duprat insultait toute la chambrée et se vantait de ses prouesses sexuelles, secouant sur son matelas, pour l'obliger à écouter ses exploits, Bargonne qui résistait :

- M'emmerde pas ! Je dors.
- Nous aussi, on voudrait roupiller ! râlaient les autres.
- Tous une bande de tapettes ! finissait par marmonner le

Au cimetière de Cherchell.



D.R.

Les cyrards rendent les derniers honneurs à deux des leurs, tués dans l'explosion prématurée d'un mortier.

Sénégalais résigné en se laissant tomber sur sa paillasse.

Quoi qu'il en soit, Vincent se souviendrait longtemps de ses exercices de débarquement au clair de lune sur les plages qui avois-

naient la cité romaine. Et de ces nuits blanches, chahuté à l'arrière d'un GMC ou bondissant des péniches, au coude à coude avec les copains aussi ensommeillés que lui. L'air fleurait bon en ce début

De Galle à Cherchell.

Il s'agissait de former en quelques mois de jeunes officiers capables de mener au combat des troupes aguerries dans le plus terrible conflit de l'histoire.



© SIRPA/ECPA FRANCE

Et la fin justifiait les moyens...

de printemps. Vincent se sentait de plus en plus mûr, doté désormais de cette assurance face à la mort que la poigne de fer des instructeurs lui inculquait chaque jour comme une seconde nature. Il apprenait à se battre. *Il allait se battre* dans quelques semaines, pour son pays et pour la liberté. Enfin ! Il pourrait dormir ensuite tranquille, le restant de sa vie, en règle avec sa conscience. Mais s'il se faisait tuer ? De toutes façons, il fallait bien crever un jour, non ? Autant que ce soit pour quelque chose...

À Paris, Farrère a beaucoup de problèmes. Il est hors de question, pour lui, qu'il renie ou désavoue aujourd'hui aucun de ses amis d'hier. Alors, il n'hésite pas à jeter dans la balance, chaque fois, son prestige d'Académicien, son prix Goncourt et toutes les palmes de sa croix de guerre. En ces temps troubles, son exclusivité accordée à l'amitié est une vertu mal reçue. Après avoir été l'un des romanciers les plus populaires de son temps, Farrère est de plus en plus contesté. On a oublié, peu à peu, qu'il s'était autrefois rué devant les balles d'un assassin pour défendre un président de la République. On lui pardonne mal de voler, avec ce même courage un peu fou, au secours de tel copain japonais ou italien. On commence à murmurer qu'il est "fini". Que ses romans n'ont d'ailleurs jamais eu aucune valeur littéraire. L'intelligentsia parisienne gagnera sans difficulté cette bataille subversive.

- Tu crois pas que t'attiges un peu ?

- Si ! avoue Koubasov...

Ce Russe d'origine, engagé dès les premiers jours du gaullisme à la 1^{re} DFL, est un grand type dégingandé dont Vincent apprécie l'humour. Koubasov vient de lui soumettre la scène qu'il compte monter pour la revue qui va marquer la fin du stage. Assis côte à côte sur la paillasse de Bargonne, jambes ballantes au-dessus de

Duprat qui feuillette une revue porno à l'étage au-dessous, Koubasov hoche la tête :

- ... mais Nietzsche a dit "Vivre dangereusement !"

Et il entraîne Bargonne dans la cour, où la discussion se poursuit.

- Tu comprends, les biffins ont l'avantage du nombre et un gars très fort pour raconter des histoires drôles ⁽²⁾. La revue de la cavalerie aura beaucoup de panache. Nous, artilleurs, avec le peu de moyens qu'on a, on ne fera jamais le poids. Notre seule chance...

Il s'arrête et rit. Un rire de soudard, large et communicatif. Vincent contemple avec estime ce grand gars courageux et fantasque qui vient encore de lui sauver la vie lors d'un récent incident de tir :

- ... notre seule chance est de faire dans l'intellectuel ! s'esclaffe Koubasov.

- L'intellectuel n'est pas forcément de la provocation.

- À Cherchell, si !

- Ça ne passera pas la rampe ! avait prévu le lucide Montcol.

C'est le mot propre. Lorsque le rideau s'ouvre sur leur tableau extrait de la dernière pièce d'un auteur "nouvelle vague", la rampe des vingt projecteurs, en bordure de scène, éblouit tellement l'artilleur Bargonne que ni lui ni ses cinq camarades de plateau ne distinguent, au premier rang du théâtre de la ville, le colonel-commandant calé dans son fauteuil et le beau linge qui l'entoure : grand uniforme pour les officiers, bustes décollés pour les épouses de ces Messieurs, tout ce petit cercle, frustré de distractions, s'est mis sur son trente et un. Cela fait paraître d'autant plus ahurissante la tenue de Vincent, de Koubasov et de leurs quatre compères : un simple caleçon, (le fameux caleçon long de l'armée américaine), exhibé sans pudeur sous les sunlights. Hirsute, la trogne et le torse badigeonnés de crasse, l'un de ces repoussants bagnards (qui n'est autre que l'élève-officier Bargonne) grogne, le regard vitreux :

- Quand j'ai rentré, j'ai plus trouvé qu'la belle-mère... Alors, j'l'ai tuée !

C'est la seule phrase que Vincent ait à dire, mais il la répétera trois fois avec le même air buté. Koubasov lui a expliqué que c'était la réplique fondamentale. Celle où l'auteur avait mis toute sa hargne contre l'ordre établi. Voilà ! C'est fini. Au grand soulagement de l'état-major du premier rang, qui a souffert beaucoup plus que pour les mises en boîte du tableau précédent, lesquelles se contentaient de ridiculiser le capitaine Henriot. Devant le rideau à présent refermé pour permettre à Jean Raymond de préparer le numéro suivant qui sera follement applaudi, les six acteurs debout, graves et dignes dans leurs caleçons qui ne laissent rien ignorer de leurs organes virils, saluent majestueusement l'assistance :

- La pièce que nous venons d'avoir l'honneur d'interpréter devant vous, est de Jean Genet, déclame Koubasov.

Ça n'arrange rien. Personne n'applaudit. En un mois, les six gaillards inondés de sueur sous les projecteurs auront tout de même battu deux records. Celui, ce soir, du bide le plus total. Et quinze jours plus tôt, le record du monde de vitesse de tir au 75. Record jamais égalé, ni avant, ni depuis. Chef de pièce Koubasov (parents émigrés, héros de la 1^{re} DFL, un artiste) pointeur Montcol (major à Normale qui a préféré l'X) artificier Bouvier (marin breton engagé volontaire à la 2^e DB) chargeur Bargonne, pourvoyeurs Duprat et Portal (fils d'ouvrier de la banlieue lyonnaise, reçu à l'X à 17 ans). Avec son petit africain noir et son grand russe blanc, l'équipe de pièce la plus dissipée et la plus efficace que l'artillerie française ait jamais comptée dans ses rangs !

Clemenceau avait dit : "Vous verrez ! La paix va éclater et per-

(2) Évidemment ! C'était le futur chansonnier Jean Raymond...

D.R.



L'équipe de pièce la plus dissipée et la plus efficace de l'artillerie française...

sonne ne sera prêt !” Paradoxe vérifié pour l'école de Cherchell où, ce 9 mai 1945, la nouvelle de la signature de l'armistice par les Allemands vient de tomber comme une bombe. Fantastique frustration ! Cinq mois à faire du ramping sous les mitrailleuses, à grimper sur des portiques vertigineux, à se tirer dessus réciproquement avec des balles réelles, à se faire péter dans la tronche des mines et des obus périmés, à se laisser ridiculiser par les instructeurs. Cinq mois de galère, supportés parce qu'on se disait qu'il fallait bien en passer par là. Qu'on serait bien contents, ensuite, d'avoir *appris à tuer le premier*. Et soudain, la seule chose qu'on avait maintenant à tuer, c'était le temps ! Comme si ces cinq mois n'avaient été qu'une blague. Un mauvais canular. Dont il restait à oublier qu'il avait coûté la vie à dix ou vingt camarades...

9 mai 1945

Cher Parrain,

Je m'étais crevé pendant des années pour entrer à l'X. J'enrageais parce que la France avait perdu la guerre. Aujourd'hui, j'ai été reçu à l'X, on a gagné la guerre et je suis plus paumé que

jamais ! Denis a raison : je suis un type chiant. Il y a décidément en moi une impossibilité viscérale qui m'empêchera d'être jamais heureux...

Il est vrai, surtout, que je suis saoul. Tout à fait, maintenant. Je préfère donc me coucher... si j'y arrive... Ciao, Parrain !

*Ton brillant guerrier
Vincent*

Vidant son dixième verre de moscatel depuis midi, Vincent plie laborieusement sa page à en-tête de l'ÉMIA, s'y reprenant à trois fois pour l'introduire dans l'enveloppe "par avion". Rédiger l'adresse de Farrère est une épreuve considérable, dont il vient à bout avec plus de mal que s'il s'agissait de résoudre une équation du sixième degré. Enfin, il est parvenu à se lever, mais ses jambes sont encore plus indisciplinées que ses bras. Heureusement que le mur de la cafétéria n'est pas loin, avec un ou deux fauteuils pour servir de relais. Au passage, il jette sa lettre dans la boîte "Franchise militaire". Un coup de veine ! Dans son état, chercher un timbre était irréalisable. La tête commence à lui tourner et toutes ses idées se brouillent à l'exception d'une seule, fixe, qui anéantit toutes les concurrentes : besoin de s'allonger, n'importe où mais vite !

Bouvier et Duprat rentrent du bordel. Le blanc est aussi noir que le noir. Ce soir, tous les matous de l'école sont décidément gris. Les deux compères s'engueulent comme d'habitude et se vantent de leurs prouesses érotiques, comme d'habitude. Surtout Duprat qui, comme d'habitude, veut absolument faire participer le canonnier Bargonne à l'admiration qu'il entend susciter dans toute la chambre pour ses performances du jour.

- Eh ! Tapette ! Tu roupilles ?

Au prix d'un effort démesuré et en s'agrippant à la rampe, Vincent avait réussi à grimper l'escalier qui conduisait à sa chambre. Tel le

grimpeur qui assure son pied droit et les prises de ses deux mains avant de lancer son pied gauche dans le vide, chaque marche avait représenté un exploit. Restait à se hisser sur sa paillasse. Ressources insoupçonnées de la résistance humaine, son entrée dans la chambre et son ascension du châlit n'ont rien eu d'élégant, mais enfin, il y a réussi. Resté tout habillé, crucifié sur sa couverture de l'armée américaine, il gît, jambes écartées, calot écrasé sous sa nuque en feu. Son regard vitreux est rivé à un plafond qui bascule, qui tourne autour de lui. Vincent s'agrippe alors aux montants du châlit avec l'impression d'être entraîné sur un scenic-railway et ferme les yeux pour chasser ce vertige. Pour ne plus rien voir.

- Qu'est-ce qu'il tient ! dit Duprat.

Il a renoncé à le réveiller. Bouvier hausse un sourcil :

- Ça ne lui ressemble pas. Il est peut-être malade ?

Dégrisé du coup, le Breton s'approche, examinant le visage enfantin, la bouche grande ouverte, apeurée.

- C'est marrant. On dirait qu'il a chialé...

Le lendemain, l'élève-officier Bargonne fut promu sous-lieutenant d'artillerie. À la note de service qui notifiait cette décision à l'état-major général de l'armée, était épinglé un rapport signé du capitaine Henriot qui résumait l'opinion du commandement de Cherchell sur l'intéressé :

Intelligent mais indiscipliné. N'a pas obtenu à l'ÉMIA les résultats dont il était capable. À utiliser de préférence dans un état-major de groupe. Malentendu de l'existence ! Toute sa vie, Vincent sera, tout au contraire, un homme de terrain, rarement d'accord avec les états-majors, toujours à l'aise, au contraire, avec les simples soldats, les ouvriers, ceux qui sont sur le tas. Erreur de diagnostic ? Disons plutôt que l'âme du jeune Bar-

gonne était alors en pleine mutation.

Cherchell grésille sous une chaleur de forge. C'est l'heure de la sieste, rien ne bouge dans les ruelles de la ville basse. Soulevant la bâche délavée du GMC où il vient de grimper, Vincent jette un ultime coup d'œil à son école, tandis que son camion franchit le fameux poste de garde. Celui où il lui a si souvent été commandé de faire demi-tour parce que le talon d'une de ses chaussures portait un grain de poussière. Son regard n'exprime ni regret ni nostalgie. Cherchell n'a pas été ce qu'il imaginait, mais il y a appris à mieux connaître les hommes. De vrais hommes, réalistes et brutaux, pas uniquement des intellectuels comme à Polytechnique. Ces contacts n'ont pas toujours été simples et il sort de l'ÉMIA différent de ce qu'il était cinq mois plus tôt, mais il a acquis à Cherchell de nouvelles armes, dont il est fermement décidé à se servir.

Alger. Il vient de se réveiller dans un vrai lit, le premier depuis cinq mois. Avant de se lever, il a longtemps paressé, éprouvant dans ces draps blancs l'une des sensations les plus voluptueuses de sa jeune existence. L'escalier de l'hôtel résonne d'une algarade entre l'hôtelier et un gros commandant, indigné au contraire de la mauvaise tenue des chambres. Qui braille, quand le patron se rebiffe :

- Dire que c'est pour des gens comme vous, qu'on s'est fait casser la gueule !

La guerre est à peine finie, que les Français recommencent déjà à s'engueuler...

Une page est tournée. Dans le bombardier de poche qui le ramène en France il a, comme tous ses voisins, le mal de l'air. Vincent et les autres vomissent donc où ils peuvent, car tous les sacs hygiéniques ont été utilisés depuis longtemps. Enfermés dans la soute à bombes de ce *maraudeur*, les nouveaux

promus résistent mal aux secousses que lui inflige un violent orage au-dessus de la Méditerranée et cette soute est plus qu'inconfortable : deux bancs de bois collés le long du fuselage, sur lesquels tout ce monde verdâtre est recroquevillé face à face.

L'ordre de mission, dans sa poche, mentionne *M. ou Mme Bargonne 24, rue de la Tour à Paris* dans la rubrique "À prévenir en cas d'accident", mais il n'y songe pas. Homme de paradoxe, il se sent à nouveau très bien dans sa peau. Il va retrouver la France, Paris, sa mère, son père, la rue de la Tour, Denis... Tous ses complexes, tous ses regrets, pour l'instant, se sont évanouis.

Si le bonheur existe... on peut dire, au fond, qu'il est heureux.

Et le miracle continue.

Une impression de calme, immense, dans tous les domaines. Isabelle est assise en face de lui, tranquille, comblée. Il a été fêté comme l'enfant prodige. Son père a voulu lire à haute voix son ordre de mission : "Rejoint son corps à Berlin". Quelle revanche ! Vincent a tout ce qu'un être humain peut souhaiter : une mère qui l'adore et qu'il adore, un père qu'il a toujours admiré et qui le traite désormais comme un homme. Il vient de revoir Denis avec l'impression de l'avoir quitté la veille et qu'une vie entière ne suffirait pas pour lui raconter tout ce qu'il a à lui dire. Il a vingt ans. Il n'oubliera jamais l'expérience fondamentale de Cherchell mais, avant de se lancer dans la vraie vie, il vient de prendre une résolution. Il a décidé que cette nouvelle maturité dont l'ÉMIA l'a fortifié, ne devait à aucun prix entamer la sensibilité, la spontanéité, la capacité d'émerveillement qui lui sont propres et sans lesquelles il sait qu'il ne serait plus, du jour au lendemain, qu'une carcasse sans âme, une mécanique impuissante. Être plus fort que les autres, d'accord ! Connaître son métier mieux que les meilleurs

professionnels, d'accord ! Être sûr de lui, craint de ses rivaux, d'accord ! Mais quoiqu'il advienne, il ne reniera jamais les élans de son enfance !

Sa deuxième année de Polytechnique ne lui laissa, par contre, aucun souvenir marquant. Contrairement à la première année et compte tenu des 700 élèves revenus de la guerre (la plupart officiers) Vincent et ses camarades de la promo B n'étaient plus internes. Les journées n'allaient plus se passer entre les murs historiques de la rue Descartes mais mélangés avec les promos A et C, dans la vieille caserne Lourcine du boulevard Port-Royal. Bref, cela n'avait plus qu'un très lointain rapport avec l'X et ses traditions.

Par contre, Vincent nota, quand ils se retrouvèrent à Lourcine, un étrange phénomène. Les "vieilles ganaches" qui avaient cru malin d'épurer une bonne moitié de sa malheureuse promo B, avaient finalement renoncé à exclure de l'École ces jeunes dont le seul crime avait été de travailler et d'obéir à leurs Supérieurs. Entêtés pourtant dans leur besoin sadique de couper cette malheureuse promo en deux, ces censeurs assoiffés d'épuration, jugeant ces adolescents indignes de Cherchell, les avaient expédiés dans des écoles de sous-officiers comme Valdahon, d'où ils étaient sortis finalement bien avant ceux de Cherchell... et avant la fin de la guerre. Ayant été soi-disant "punis", ceux-là avaient donc eu le privilège de se battre, tous honorablement et certains brillamment, de sorte que les croix de guerre qui ornaient les poitrines des "2^e année" en cet automne 45, récompensaient, plus souvent que les Cherchellois, ces "anciens épurés" qui *eux avaient fait la guerre*. Le mélange des promos 42/43 A, B et C risquait, de ce fait, de provoquer des heurts entre les "résistants" et les "épurés", les "anciens combattants" et les "planqués", les malheureux "piégés au STO" et les

Les trois promos A, B et C enfin réunies

D.R.



comme un arbre dont les branches ont été cisailées par les orages, mais qui se redresse, plus vaillant que jamais.

“favorisés”... Miraculeusement, il n'en fut rien et toute cette jeunesse, heureuse d'être sortie vivante de cette folie destructrice, se retrouva avec bonne humeur. Chacun prit le parti de rire de son propre sort, traitant comme un vaste canular un destin aussi paradoxal que farfelu. Toute allusion à la conduite “indigne” de tel ou tel camarade fut, en conséquence, bannie. Symboliquement, les 3 promos A, B et C, regroupées derrière une Garde du drapeau dont le 1^{er} rang arborait, à lui seul, trois croix de guerre, une médaille militaire, une rosette de la légion d'honneur, un Military Cross et la Croix de la Libération, ouvrit alors, devant de Gaulle et sans complexe, le premier défilé de la victoire. Les trois morceaux de cette 42/43 sinistrée avaient enfin retrouvé leur unité, comme un arbre cisailé par les orages mais qui se redresse, (parce qu'il est de bonne souche), plus fort et plus vaillant que jamais. Ainsi s'accomplit donc le dernier *miracle* de cette promo déjà plusieurs fois *miraculée*. À l'exception, hélas, de la dizaine de ses cocons qui

venaient de mourir pour la France, elle montra qu'après avoir échappé successivement à la Gestapo, aux Divisions SS, au STO, au naufrage en Méditerranée, au Saut de Tarzan et autres explosifs pourris de Cherchell, elle était capable de surmonter un hydre à deux têtes autrement redoutable : celui de la bêtise et de la jalousie... tout cela dans le plus pur esprit polytechnicien.

Jean de Sancerre, dont l'*Entreprise* se développait de plus en plus brillamment, interrogea Vincent qui venait d'achever cette 2^e année, sur ce qu'il avait l'intention de faire maintenant. Le jeune homme hésitait. Quand il était en taupe et sous l'Occupation, son intention avait été de faire une carrière militaire, mais la guerre était finie et l'heure des combats terminée. Beaucoup plus que de faire la guerre à l'Allemagne (ou à qui que ce soit), il s'agissait de reconstruire la France.

- Avez-vous pensé aux Travaux Publics ? lui demanda Sancerre. Je vous y verrais très bien...

Ainsi se terminent les aventures de Vincent Bargonne avec son entrée dans la carrière active. Nous avons pensé que l'auteur avait le droit de souffler un peu et en outre que désormais la vie de notre héros était peut-être moins susceptible de passionner nos camarades.

La Jaune et la Rouge remercie Saint-Gil de son évocation très vivante, qui a suscité l'intérêt de nombreux lecteurs.